Pour ce texte qui accompagne le deuxième fanzine, j’ai souhaité partager un texte rédigé sur la proposition de Gabriel Biau pour figurer dans le rapport d’activités de la Maison des Squares pour 2024. Il a vocation à venir présenter ma présence, mon travail et les collaborations que nous sommes en train de mettre en place à toutes les personnes qui le liront : adhérent·es, institutions, habitant·es, etc.

J’ai écrit ce texte durant un temps de travail collectif de toute l’équipe de la Maison des Squares qui avait pour but d’aboutir à la fin de la journée au rapport d’activités final.

Densifier les rapports (d’activités)

Les faits, les chiffres et les données sont essentielles à nos pratiques. Quantifier, croiser, comparer, nous aide à prendre la mesure du chemin effectué et du travail accompli. Mais la quantité est aussi devenue le corollaire de la vision par projet de notre monde, concurrentiel et privé comme institutionnel, public et étatique. Dire que « le quantitatif n’est pas le qualitatif » n’est pas un gros mot mais une évidence pour toute personne qui passe son quotidien sur le terrain. Ce qui est le cas de toutes les personnes qui fréquentent Polyblosne, professionnelles comme bénévoles. L’idée n’étant pas non plus de les opposer ou de dire qu’il nous faut choisir entre l’un ou autre. Le quantitatif est présent dans la pratique comme dans les rapports, quand le qualitatif lui se dilue, s’échappe, disparaît dès qu’il s’agit de « rendre compte ». C’est un mouvement systémique qui tend à faire rentrer le sensible de nos terrains dans des cases, mais se contenter de cette critique ne permet pas de se rendre compte de notre propre responsabilité : nous ne savons pas/plus comment raconter ce que l’on fait. Pire, nous avons pleinement intégré l’idée qui voudrait que « raconter ne serait pas légitime » car cela ne consisterait qu’à faire appel au sensible, au souvenir, au ressenti, et non plus aux faits, aux chiffres et données. Bien entendu nos manières de partager nos pratiques ne sont pas aussi manichéennes et si l’on porte attention à ce rapport d’activité nous y trouverons entre les lignes toute une multitude de signes et retours d’expériences qui nous laissent entrevoir la complexité et la réalité du quotidien de toute l’équipe de la Maison des squares. Et c’est peut-être cela qu’il nous faut approfondir : travailler à densifier nos manières de restituer afin de visibiliser les gestes essentiels et non quantifiables des personnes qui œuvrent au quotidien à faire de ce lieu un lieu de vie essentiel du quartier.

— Qui ?

J’écris ces lignes en tant qu’habitant du Blosne depuis 2019, secteur Italie. Je suis également éditeur au sein des éditions du commun, structure qui publie des livres et qui a ses bureaux au square de Galicie.

— Quoi ?

J’ai initié une permanence de recherche depuis octobre 2024 dans le cadre de ma thèse. Cela se concrétise par une présence d’une après-midi par mois dans le hall de Polyblosne avec pour objectif de se prolonger durant les trois années à venir. Les premières sessions ont été l’occasion de faire connaissance et d’installer la démarche dans le but de faire émerger des envies et pratiques plus collectives à l’échelle du quartier. J’ai complété ce dispositif par la production d’un fanzine avec pour volonté de donner à voir/lire cette permanence, et donc cette recherche, en train de se faire.

— Pourquoi ?

Je mène un travail de recherche sur les formes d'attachements et de soin portés par les habitant·es envers eux et elles-mêmes et leur quartier. Je porte cette thèse depuis mon propre statut d'habitant du Blosne et je revendique une triple casquette d'habitant-chercheur-éditeur. J'identifie différentes modalités de recherche à commencer par le fait de donner une existence à celle-ci au milieu du quartier dont il est question sous la forme d'une permanence. Celle-ci s'inscrit dans la continuité de pratiques dans le champ de l'architecture qui ont vu le jour ces dix dernières années et dans la continuité de nombreuses autres en sciences sociales à commencer par celles de Pascal Nicolas-Le Strat et Louis Staritzky au centre social Le 110 de Saint-Denis[1]. Comme son sens premier l'indique, « faire permanence » revendique une émergence de la recherche depuis un vécu et une présence dans le temps sur le territoire ou dans le lieu qui s'en trouve être le sujet.

— Comment ?

J'ai commencé à travailler avec la Maison des squares en 2020 dans le cadre de l'accompagnement du collectif « Banat-Serbie » dans la réalisation du fanzine « Aux tours du Banat », six numéros à ce jour. La relation s'est approfondie au-delà du collectif avec Gabriel Biau, mais aussi Anne-Françoise Bourhis et Mathilda Huret. Dès lors, il m'a semblé évident de leur partager la mise en place de mon travail de thèse et de penser ensemble la mise en place de cette permanence.

Depuis six permanences nous nous retrouvons autour de visions communes de ce que sont par exemple l'accueil et le rapport au quartier. J'y trouve personnellement un espace de rencontre avec des voisin·es, différente de mes autres pratiques et espaces de recherche. L'équipe de la Maison des squares voit ma présence sous la forme d'un « chercheur en résidence ». Une présence complémentaire à celle de l'équipe permanente, une sorte de « tiers récoltant » qui peut ainsi questionner et capter de manière plus subjectivée et complémentaire. Ce travail pouvant justement être une manière de peupler plus densément l'évaluation des engagements de l'association et du lieu.

Benjamin Roux

1 Qu'il est possible de découvrir sur le site ressource https://quartiersenrecherche.net/